

Pratique méditative anthroposophique derrière le rideau de fer

Libre vie de l'esprit en RDA — Partie I

Adelhart Loge

Avec les mots « attention et don de soi », il se peut que beaucoup de lecteurs pensent au livre portant le même titre de Georg Kühlewind.¹ Mais l'expression est aussi à découvrir presque un siècle plus tôt chez Rudolf Steiner. Elle se trouve dans *Les énigmes de la philosophie* comme une sorte de *leitmotiv* au chapitre concluant l'ouvrage intitulé : « Perspectives ouvrant sur une anthroposophie présentée sous forme d'esquisse ». Que ce motif soit donc cité dans son contexte pour ce qui va suivre. Car cela fut aussi un motif pour notre travail anthroposophique en RDA, que l'on va raconter ici : « Lorsque l'être humain pense, sa conscience est dirigée sur les idées. Il veut se représenter quelque chose au moyen des idées ; il veut penser correctement au sens habituel du terme. Mais on peut diriger son attention sur autre chose. On peut appréhender l'activité du penser en tant que telle par l'œil spirituel. On peut, par exemple, placer une idée au centre de la conscience qui ne se réfère à rien d'extérieur et qui est pensée comme un symbole dont on ne tient pas du tout compte de ce qu'il reproduit extérieurement. On peut à présent persister dans la détention d'une telle idée. Pendant que l'on persiste ainsi, on peut vivre totalement dans ce que l'âme fait intérieurement. Il n'importe pas à cette occasion, de vivre dans des idées, mais d'en éprouver là-dessus l'activité du penser. [...] On peut accomplir la même chose avec le sentir et le vouloir de l'âme, en effet aussi avec la sensibilité réceptive, la perception des choses extérieures. [...] Ce travail de l'âme qu'on a ici à l'esprit consiste en une *intensification illimitée* des facultés de l'âme, que connaît aussi la conscience ordinaire, mais qu'elle n'emploie pas dans une telle intensification. Ce sont les facultés de l'*attention* et de l'*abandon de soi affectueux à ce que l'âme éprouve*. Pour atteindre ce qui est indiqué ici, il faut que ces facultés soient intensifiées à un tel degré, qu'elles opèrent comme des forces de l'âme totalement nouvelles ».²

Ces développements renferment sous une forme concentrée la présentation de Steiner de la manière dont l'anthroposophie peut naître en tant que faculté spirituelle moderne à partir de l'exercice de l'attention et du don de soi. On peut se demander éventuellement pourquoi il a communiqué cette découverte fondamentale à un endroit qui passe aussi inaperçu, en conclusion d'un ouvrage sur l'évolution historique de la philosophie. N'en désigne-t-il pas lui-même la raison pourtant : la découverte de l'anthroposophie, c'est en même temps la résolution de ces énigme qui sont apparues dans la philosophie occidentale et restées irrésolues. Si l'on avait pris connaissance de ces développements et en correspondance de leur importance, alors de nombreuses divergences d'opinion et d'interprétations erronées nous eussent été épargnées. Les descriptions du cheminement d'exercice de Steiner proviennent de l'expérience et là-dessus on ne se querelle pas. Les expériences se trouvent en dehors des catégories du genre « conservateur » ou « libéral », tout comme la question de savoir si une pomme peut tomber de l'arbre ou pas. Et ce que Steiner décrit comme penser, en conclusion de cet ouvrage c'est une découverte fondamentale d'un autre côté, à savoir l'activité du penser éprouvée vivante. Ce qu'il dit aussi sur la « perception des choses extérieures » en tant qu'exercice de travail de l'âme est aussi carrément révolutionnaire. Ici le chemin est indiqué vers la conciliation de la nature et de l'esprit...

« Sait-on faire cela ? »

Les expériences décrites ici sont d'un genre nouveau et ne se produisent pas d'elles-mêmes. Dans les passages cités, Steiner parle toujours de ce qu'« on » peut en « faire ». Cette expression est utilisée successivement à cinq reprises ! Parmi nous, jeunes étudiants en RDA qui étudions ses œuvres en secret — car cela était officiellement interdit — il y en avait quelques-uns que cette question précisément taraudait : « Peut-on faire ce qui se trouve en appendice aux « énigmes » ? Le sait-on réellement ? Peut-on réellement envisager, en tant que telle, cette activité du penser ? Sait-on placer une pensée au centre de la conscience qui ne se réfère à rien d'extérieur ? Sait-on demeurer présents à une pensée que l'on tient bien ? » Les exposés de Steiner étaient pour nous certes d'un grand poids, mais c'étaient tout d'abord des interrogations purement philosophiques qui développaient nonobstant peu à peu une dynamique propre : c'était comme si elles s'étaient envolées hors de cet ouvrage et étaient entrées dans nos intériorités propres. « *Les énigmes de la philosophie*, nous les saisîmes d'abord comme une histoire pure

¹ Georg Kühlewind : *Attention et don de soi — La science du Je*, Stuttgart 2019.

² Rudolf Steiner : *Les énigmes de la philosophie (GA 18)*, Dornach 1955, pp.604 et suiv.

de la philosophie. Nous pouvions à peine suivre par notre penser quel enthousiasme cette présentation allait déclenché, ou moment où, pour la première fois, il les présenta en public. C'était arrivé alors au tournant du siècle, devant de simples ouvriers. Ceux-ci se réunissaient alors, à l'issue d'une journée de travail de 10 à 12 douze heures, comme des élèves assoiffés de savoir, dans l'association de formation des ouvriers fondée par August Bebel. Mais nos interrogations ? Nous nous dévouâmes alors en quête d'un voyage intérieur.

Au début des années 60 du siècle dernier, il y avait encore à Dresde, un témoin du temps qui avait personnellement encore entendu parler Steiner en conférence, architecte et professeur d'université, le Pr. Georg Funk. Les services qu'il rendit autour de l'anthroposophie et de la communauté des Chrétiens dans l'espace de Dresde ne peuvent connaître qu'un début d'estime ici. Il comprit nos interrogations spéciales, pourtant elles ne vivaient pas chez lui d'une manière aussi dramatique et existentielle que chez nous. Il nous donna sincèrement le conseil bien intentionné d'étudier toutes les œuvres de base de Steiner, ce que nous fîmes aussi pour autant que cela allait.

Nous connûmes un encouragement important dans cette direction par Georg Unger, Ernst Lehrs et Jürgen Smit. Tous trois avaient en commun d'avoir un passeport étranger et de pouvoir voyager sans entrave par conséquent en RDA. Cela concernait tout particulièrement Lehrs. Il avait dû quitter l'Allemagne à l'époque nazie, émigrer tout d'abord en Hollande. Lorsque la situation y devint pareillement dangereuse pour lui, il émigra en Angleterre. Mais il y fut condamné à l'inaction — comme beaucoup d'autres compagnons d'épreuves. En tant que réfugiés, les Anglais lui garantissaient certes l'hospitalité, en tant qu'allemand il fut pourtant interné, conformément à la prescription, sur l'île de Man avant de redevenir libre et de reprendre plus tard son métier d'enseignant en école Waldorf. Lehrs était physicien de profession et le résultat de son travail ce fut l'ouvrage *Man or Matter* [*Homme ou matière*] qui provoqua un retentissement dans l'espace anglophone avant tout. Par la suite, il fut connu par deux éditions de sa version allemande sous le titre *Mensch und Materie* [*Être humain et matière*].³

Lehrs, ainsi que son épouse, avaient encore été membres du département jeunesse de la Société anthroposophique fondée par Steiner lui-même. Sur nous il exerça une forte influence. Chez lui, nous pûmes éprouver d'une manière palpable l'essence d'un être humain, sa capacité à s'adresser aux essences d'autrui sans prononcer un mot. Cette connexion avait deux sources : la plus puissante était sa vie méditative. Il n'en parlait pas, conformément à l'habitude de l'époque. Mais il savait, en bon enseignant qu'il était, délier la conversation à ce sujet chez ses interlocuteurs. Nous, les jeunes, nous ne nous en tenions pas -pour quelque raison que ce fût - à la « règle » en vigueur dans l'anthroposophie à l'époque que « l'on ne parlait pas de cela » (c'est-à-dire de la vie méditative que l'on menait en propre). Ce que Lehrs entendait de nous, il le commentait ensuite d'une manière décente, laissant libre d'une manière parfaitement analogue à celle de Kühlewind.

Une autre stimulation forte à cette conversation sans paroles, que connaissaient toutes les gens de cette époque dans le bloc de l'Est, c'était l'outrage provenant directement de l'isolement forcé — pratiquement imperceptible pour presque tous les « *Westler* » [les « *ouestiens* » ou habitants de la RFA, *ndf*]. C'était une sensibilité exacerbée, une qualité supérieure d'éveil, bref : une attention. Elle nous rendait capables « d'ouïr entre les lignes » d'un dialogue, d'un bruit qui court, ou d'un bon mot. C'était véritablement aussi un voir — un « voir » de ce qui était invisible. Cette forme de transcendance n'était pas une faculté exclusive à l'époque, mais de qualité universellement humaine et une source de joie pure, comme Massimo Scaligero l'appelait : « Connais-tu la joie pure ? Le divin te deviens manifeste. »⁴ Cette joie pure, contrairement à tout attente courante, pouvait directement s'installer lorsqu'elle avait la possibilité de s'initier à une communication qui dans le sens ordinaire même, devait être caractérisée comme peu réjouissante.

Digression — Une petite histoire qui vient de Naumburg [entre autres, la ville où vécut Nietzsche, *ndf*] telle qu'elle était colportée en 1962 : « Je rencontre mon ami Henning Meier dans la rue : « Comment ça va, comment vont tes affaires ? » — « Hélas, je reviens juste de Berlin ! J'ai été incorporé dans le service de défense et l'on m'a donné l'ordre d'aller assurer la garde au Mur de Berlin. » — « Mais c'est terrible en effet ! N'est-ce pas dangereux ? » — « Oh oui ; récemment ils voulurent nous provoquer de l'autre côté du Mur ! » — « Et comment donc ? » — « Ils nous ont jeté une cartouche entière de cigarettes de

³ Ernst Lehrs : *Man or Matter*, Londres 1951, en allemand *Mensch und Materie* Francfort-sur-le-Main 1953.

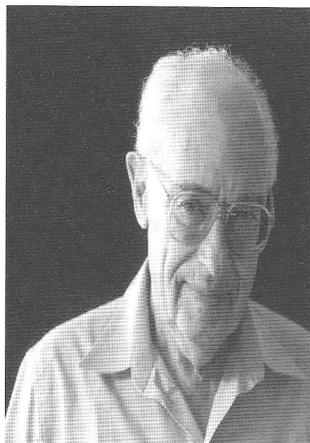
⁴ Cité d'après Georg Kühlewind : *Mélodie et silence — Art, continuité et la conscience vide*, Stuttgart 2009, p.97.

l'Ouest par-dessus le Mur. Mais nous, nous ne nous sommes pas laissés provoquer : nous ne l'avons pas renvoyée ! »

Des trouées dans le rideau de fer

Lehrs possédait un passeport britannique et appartenait ainsi aux quatre puissances d'occupation qui jouissaient de nombreux privilèges dans les deux régions de l'Allemagne. Lorsque Lehrs venait en RDA, il circulait pratiquement dans les deux parties de la ville de Berlin. Il pouvait à tout moment passer entre Berlin-Est et Berlin-Ouest sans que les observations correspondantes fussent enregistrées sur son passeport. Ainsi pouvait-il infatigablement faire entrer clandestinement de la littérature anthroposophique en RDA. Franchement, pour notre besoin cela équivalait à verser une « goutte d'eau sur une pierre chauffée ». La *stasi* observait nonobstant soigneusement ses activités en secret et ne manquait pas de laisser (sur nos lieux de travail dirigé par l'état) de temps en temps des « instructions » avertissant qu'un contact trop étroit avec Lehrs pouvait entraîner aussi des sanctions comme la perte de son travail. Mais en pratique cela ne s'est jamais produit à ma connaissance. D'une manière semblable à Ernst Lehrs, Jörgen Smit, en tant que norvégien, pouvait librement voyager en RDA. Il avait un fort rayonnement de méditant. Sur le contenu de son activité d'enseignement, l'ouvrage *Freiheit erüben* [Exercer une liberté], qu'il publia en compagnie de Kühlewind, Christoph Lindau et Rudolf Treichler, donne des informations proéminentes.⁵

Comme c'est de règle dans de telles situations, le rideau de fer fut perfectionné avec le temps. Mais de petites trouées restaient ouvertes. Une telle trouée (au sens idéal) existait à la « frontière de la paix » entre la RDA et la Tchécoslovaquie. Des livres d'occasion pouvaient être introduits en fraude par cette trouée et donc aussi ceux anthroposophiques. C'étaient des livres en allemand, principalement de Rudolf Steiner. Ils nous intéressaient beaucoup, car ils étaient interdits en RDA, mais pas en Tchécoslovaquie, pour autant qu'ils étaient en allemand. Dans les bouquineries, par exemple, à Teplitz à proximité de la frontière, de tels ouvrages émergeaient peu à peu. Ils provenaient de maisons qui avaient été habitées par des Tchèques germanophones avant la seconde Guerre mondiale. Ils avaient appartenus en partie à la minorité allemande, en partie aux Juifs. Bien entendu, l'exportation de biens culturels étaient prohibée et en règle générale les livres en faisaient partie. Les dispositions étaient encore plus rigides en RDA. Tout ce qui n'était pas expressément autorisé, était interdit ! De telles autorisations étaient certes accordées sur demande, mais seulement pour les institutions de l'état. Malgré cela nous avions passé en fraude à la frontière des quantités notables d'ouvrages, principalement suite à la circonstance que nous les passions à pied. Les fouilles corporelles étaient inusuelles au « petit trafic frontalier », car il n'y avait pas encore de problèmes notables de drogue dans les deux pays. C'était toujours rassérénant de rencontrer dans les bouquineries compétentes, à Teplitz, Prague, Brünn ou même Leutschau (presque déjà à la frontière russe), des gens de la même région qui pensaient comme nous ! On se comprenait ici aussi sans paroles ! Une situation analogue existait entre la RDA et la Hongrie. Les rayons des bouquineries hongroises, par exemple à Budapest ou bien Szentendre, étaient en général bien garnies. En Hongrie il y avait bien des ouvrages au contenu brisant, mais qui n'étaient



Georg Kühlewind (1924-2006)

pas écrits en allemand. Celui qui comprenait l'anglais, pouvait les emporter sans soucis car les gens de la *stasi* ne maîtrisaient aucune langue étrangère — en dehors éventuellement du russe ! Bref : Il ne fut jamais difficile pour nous d'en arriver à nos ouvrages, mais jamais auparavant ou après, ils n'eurent autant de valeur pour nous alors. Nous les aimons jusqu'à aujourd'hui !

Un chercheur comme enseignant

C'était en 1962, lorsque mon ami Günter Pohl s'adressa à moi en ces termes : «Écoute un peu, tu es bien physico-chimiste ! Cela étant un autre physico-chimiste nous arrive de Hongrie en visite à Dresde . » (C'était le Dr. György Szeleky, qui publia ses écrits plus tard sous le pseudonyme de Georg Kühlewind.) « Il souhaiterait apprendre à connaître comment nous travaillons. » Nous nous rencontrâmes à quatre dans le *living-room* du président du conseil de la Communauté des Chrétiens à Dresde. Et il fut

⁵ Jörgen Smit, Georg Kühlewind, Rudolf Treichler & Christoph Lindau: *Freiheit erüben. Meditation in der Erkenntnispraxis der Anthroposophie* [Exercer une liberté. Méditation dans la pratique cognitive de l'anthroposophie], Stuttgart 1993.

rapidement clair que ses questions ne visaient pas la physicochimie, mais bien l'anthroposophie. Sous ce rapport nous étions encore des « blancs-becs », mais nous avions l'impression certaine : Voilà quelqu'un qui travaille les mêmes questions que nous, mais avec une énergie incomparablement plus grande. La conséquence fut que nous ne cessâmes d'inviter Georg Kühlewind à Dresde. Et il vint effectivement. Il nous donna bientôt des manuscrits qu'il avait rédigés après notre rencontre. Il avait même dactylographié les textes sur sa propre machine à écrire dans un allemand raboteux et une mauvaise typographie. Nous commençâmes par rédiger le texte et le polycopier.

La polycopie était interdite en RDA, ou selon le cas l'impression d'un texte sans autorisation de l'état, peu en importait le contenu, c'était punissable. Même l'achat d'une machine à écrire portable était une aventure. Mais on avait aussi besoin d'une autorisation pour cela. La machine à écrire devait être consignée dans un registre avec son numéro d'exemplaire, un échantillon de texte frappé et les données personnelles de l'acheteur. L'acheteur n'était pas informé de l'endroit où ses données étaient conservées. Mais c'était facile à deviner. Le papier était extrêmement rare. C'était toujours un coup de chance, lorsqu'on en dégotait une rame. Avec notre machine portable, nous ne pouvions reproduire que sept exemplaires d'un manuscrit au maximum. Cela ne suffit bientôt plus. Ainsi passâmes-nous à la polycopie-*Ormig*, un procédé spécial pour la fabrication d'imprimés simples en édition restreinte. Le nom remontait à la firme berlinoise *Ormig*. Avec ce procédé d'impression et de l'alcool à brûler, on pouvait réaliser au moyen d'une machine à écrire ou d'une mine de crayon, une copie latéralement inversée de l'original, de couleur intense. Dans la deuxième étape du procédé de copie, un papier imbibé d'alcool à brûler est pressé contre cette copie, une partie de la couleur se dissout et passe sur le papier. Par le procédé de la double copie, l'épreuve réapparaît dans sa latéralité correcte. À chaque fois selon la qualité des matériaux et une seule matrice, permet ainsi de réaliser 30 à 250 copies. Le procédé-*Ormig* était le moyen de choix pour l'imprimerie clandestine. Pour cela, le mot *Samizdat* circulait, emprunté au russe signifiant « auto-éditer » [самиздатель, *ndt*]. Le procédé était utilisé en RDA avant tout par des groupes oppositionnels plus petits qui, en général, reprenaient des appareillages en possession de l'Église. Machines et matériels possédés par l'état parvenaient sporadiquement aux groupes et maintes choses furent ramenées clandestinement de l'Ouest.

Avec ces appareils furent multipliés des tracts, écrits clandestins ou justement des manuscrits de conférences anthroposophiques. C'était chronophage et éreintant, parce que les matrices pour une édition importante devaient être refaites à plusieurs reprises. Des reproductions non-autorisées encourageaient des condamnations indépendamment de leurs contenus. À cause de la masse des publications, au début des années 1980, il ne resta plus rien d'autre à faire aux organes de l'état — en tout cas vers l'extérieur — que de prendre simplement connaissance de leur existence. Toutes les personnes qui se trouvaient en relation avec cela furent pourtant fichées secrètement par les « organes de la sécurité de l'état ». Mais nous n'en prîmes connaissance, bien entendu, qu'après le Tournant de 1989.

Parfois on devait voyager à l'étranger afin de se procurer du matériel. Ne sont en question ici que les « états socialistes amis » et avant tout pour nous, la Tchécoslovaquie. Des « types » comme moi était toujours méticuleusement contrôlés exactement à la frontière. Je n'en connus la cause qu'après le Tournant : bien entendu à l'instigation de la *stasi*, les autorités aux frontières avaient ajouté une marque sur le passeport qui passait inaperçue. Pour l'ignorant, cela avait l'aspect d'une faute d'impression et celle-ci ne donnait pas seulement au fonctionnaire de la frontière l'information de quel genre de « type » était la personne contrôlée, mais encore de savoir quoi en faire après l'avoir bloquée en cas de crise. Le minimum consistait en son internement dans une certaine catégorie de camp...

Les manuscrits multipliés par le procédé-*Ormig* de cette époque n'existent pratiquement plus. Le motif en est trivial : la couleur d'impression utilisée (le violet de méthyle) ne résiste pas à la lumière. Les manuscrits ont pâli. Pourtant nous possédons toujours un tel document de cette époque où circulaient des tirages-*Ormig* en RDA, parce que nous l'avions numérisé à temps. C'est l'essai de Georg Kühlewind intitulé : *Exercice au quotidien*. Cet essai (dont le titre correct a la teneur suivant : *Un chemin quotidien*) est paru il y a quelques années en appendice à l'ouvrage *De Profundis — Briefe an die Freunde* [Lettres aux amis].⁶

⁶ Georg Kühlewind : *De Profundis — Briefe an die Freunde*, Stuttgart 2013.

Attention et don de soi, une fois encore

Lorsque Kühlewind vint à Dresde, un auditoire inattendu se rassembla dans une grande habitation privée suffisamment vaste. Parfois la Communauté des Chrétiens nous vint aussi en aide. C'était la seule institution amie officiellement autorisée en RDA. Cela avait des avantages, mais aussi des inconvénients : toute conférence devait être annoncée au « Conseil du district ». Avec attention, nous enregistrions ces visiteurs-là qui n'appartenaient pas à notre cercle. Kühlewind ne perdit jamais son sang froid. Je ne l'ai vu énervé qu'une fois seulement à Dresde : ce fut le jour où il dut nous faire part que son pseudonyme en Allemagne de l'Ouest avait été rendu public par un organisateur qui faisait du zèle. Tout le travail public de Kühlewind se trouva près de faire la culbute. Mais il continua de faire simplement ce qu'il faisait et..., il ne se passa rien qui fût à redouter ! Le nom Georg Kühlewind ne fut plus désormais un pseudonyme. Pourtant il devint ce que devient le nom d'une être humain dans les cas heureux : à savoir une sorte de marque pour ce qu'il avait à dire. Et c'est resté ainsi jusqu'à aujourd'hui. Remplis de dévotion nous écoutions ses paroles. Elles parlaient de l'essence et de la puissance de la concentration qui était décelable dans toute idée, dans tout bon mot. Sa concentration était carrément contagieuse. Ces cheminements idéels étaient souvent difficiles à comprendre pour nous, il étaient si nouveaux. C'était encore plus difficile de les remémorer, même ensuite, lorsque nous avions l'impression que tout avait été d'une clarté solaire ! L'attention et le don de soi s'exprimaient de ses paroles, mais plus encore des « fils rouges » entre celles-ci mêmes. Avec lui, ensemble, nous étions capables peu à peu d'envisager spirituellement une idée déterminée et remplie de force, éclairer celle-ci de divers côtés, séjourner durablement en elle et — avec un peu de chance — percevoir sa merveilleuse brillance. Plus tard nous apprîmes à employer le terme de « méditation » pour cela. On pourrait aussi donner un autre nom à cette méditation : « nager dans le sillage de l'idée. »⁷

Le Mur dans le paysage

Le « rideau de fer » est une image prégnante pour un phénomène qui sépare l'un de l'autre deux mondes en opposition. Au sens plus étroit du terme le cloisonnement de « l'Est » de « l'Ouest » est caractérisé avec cela comme une conséquence de la seconde Guerre mondiale. Si nous demandons ensuite comment en est-on arrivés là, alors nous découvrons en définitive l'inimitié parmi les êtres humains. Paul, parle déjà du Christ comme « *notre paix, Lui qui des deux n'a plus fait qu'un et a rompu dans sa chair le mur de la clôture, la haine, [en abolissant la loi des commandements décrétés. De sorte qu'en faisant la paix il a, des deux, créé un homme nouveau, il les a réconciliés tous deux en un seul corps pour Dieu, par la croix, en tuant par elle la haine. Ajout du traducteur]* » (Eph. 2(14-16) [l'auteur n'a donné en effet que la première partie de la phrase de l'Évangile, or le reste démontre pourquoi la *stasi* n'a finalement pas pu s'imposer. *ndt*]) Surmonter de telles clôtures, parois ou murs isolants peut être compris comme la tâche de l'anthroposophie. Car l'activité du penser, en tant que telle saisie par le regard spirituel, comme Rudolf Steiner l'a découverte, existe au-dessus de toutes les catégories ami/ennemi. Un remède hors de pair contre la haine sous toutes ses formes c'est une méditation en image donnée par Kühlewind et que nous avons souvent vérifiée : « Un mur se dresse dans un paysage avec une porte fermée »⁸ Elle dévoile toute sa force de guérison seulement lorsqu'elle devient une méditation réelle.

Les circonstances de l'époque ont fait que le travail anthroposophique en RDA adopta le caractère favorable particulièrement intime, d'un travail silencieux en petits groupes. Pourtant toute relation humaine passe par des hauts et des bas. Entre deux interviennent des *pralayas* (« états intermédiaires » en sanscrit). Juste en ce moment, vient de s'en achever un qui s'était installé depuis la chute du Mur et la culture méditative reprend de nouveau son cours. Ce sont des cercles d'amis et de travail qui actuellement sont des créateurs actifs sur la base de Rudolf Steiner et Georg Kühlewind.⁹

Die Drei 11/2019.

(Traduction Daniel kmiecik)

⁷ Voir Rudolf Steiner : *Introduction aux écrits de science naturelle de Goethe (GA 1)*, Dornach 1987, p.174 : « Il n'importe surtout pas que les jugements et concepts isolés, dont se compose notre savoir, soient à l'unisson, mais seulement que nous les conduisions finalement avec application au point de nager dans le sillage de l'idée. (soulignement en italique dans le texte original).

⁸ Georg Kühlewind : *De sanfte Wille [La volonté douce]*, Stuttgart 2003, p.108.

⁹ Le « cercle des Amis Goethe Kühlewind » à Baruth/Mark, Berlin, Dresde et Siegen, ainsi que le « Groupe d'exercice Georg Kühlewind » à Idstein voir l'information : <https://uebungsguppe-kuehlewind.de/>